

Renaud Camus

Vigiles

Journal 1987

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Vendredi 2 janvier 1987. Que Paris était beau dans le petit matin! J'ai fait ma course à pied au Luxembourg. Le soleil ne touchait pas le sol, mais flattait les façades des monuments, celle du palais, les tours de Saint-Sulpice, le Sacré-Cœur au loin, pure touche de blanc vers les hauteurs, par-dessus les toits. Puis, le regard s'élevant toujours, vient le véritable spectacle : je ne pense plus qu'aux ciels, ces temps-ci. Celui-ci déployait en apparent désordre quatre ou cinq coloris au moins, un bleu très pâle, mais lumineux, un peu de blanc, beaucoup d'un gris clair très riche, épais, velouté, et plusieurs nuances d'un argenté plus soutenu, tendant ici vers l'acier ou le plomb et s'assombrissant là jusqu'à l'anthracite. Néanmoins, c'est l'ardoise qui domine, comme toujours à Paris. Dans ce contexte, le soleil est paradoxal, c'est ce qui fait tout son mérite. Tout est prêt pour de très mauvais beaux clichés, comme il en orne les meilleurs ouvrages sur la ville et comme j'en ai commis plus d'un, mais à Rome. C'est la photographie, surtout en tant que

pratique, qui fait voir cela, qui fait qu'on voit cela dans la réalité, que pourtant elle s'acquitte si mal de reproduire.

Quelques minutes plus tard s'illuminent et se dorent, tour à tour, les statues des reines de France. Je pousse en courant jusqu'au monument à Delacroix, ample affaire et qui m'emplit d'une vive satisfaction esthétique et morale. Au pied du buste, Apollon applaudit des deux mains, en un geste familier que le grand art lui a rarement prêté. Le Temps enlève une jeune personne opulente et dévêtue, qui est peut-être la Beauté. Elle se tourne, avec une intéressante torsion du bassin, très favorable à l'essor de sa poitrine, pour déposer devant le maître, qui n'y paraît pas autrement sensible, une palme et une couronne de laurier. Une eau fraîche tombe dans la vasque. Les gardiens du jardin n'ont plus de pèlerine, mais un gros long manteau bien archaïque tout de même, on ne peut plus comme-il-faut. Est-ce bien le cousin de C., ce moustachu que je croise pour la seconde fois en ces parages? Un Baudelaire d'une vilaine pierre blanche fait pâle figure auprès, mais pas si près, de son peintre favori.

En fait de résolution de début d'année, la principale des miennes est mauvaise, toute négative : ne plus perdre tant de temps pour des gens dont je n'ai que faire. X. m'impose son amitié, à l'instar d'Y. avant lui. Comme je réponds à peu près courtoise-

ment à leurs avances, au lieu de les envoyer dinguer comme doit faire le reste de l'humanité à l'égard de ces gens qui ne sont fichus de parler que d'eux-mêmes, de leurs livres, de leurs tirages – et à moi de leurs *gros* tirages, ce qui est d'un goût douteux –, de leurs contrats mirobolants et, justement, trompeurs, des horreurs de Flammarion et de Gallimuche, et encore d'eux, et toujours d'eux ; comme je dois être le seul à supporter d'entendre couler l'intarissable robinet de leur paranoïa, je ne peux plus m'en dépêtrer, ils m'adorent. Mais il faut être deux pour être amis, et je n'éprouve pas la moindre amitié pour ces gens. Aujourd'hui, parmi les sauvages, la plus simple politesse est confondue avec les plus chaleureuses déclarations de fraternité de cœur. Eh bien je ne veux plus être poli. Comme je ne veux pas non plus être grossier, je serai silencieux. On perdra ma trace. Après tout, j'habite ici, j'habite là, j'ai trois adresses au moins, il est bien naturel que les messages s'égarerent.

Et les lettres de lecteurs ! Ce n'est pas que j'en reçoive tant, mais j'y réponds consciencieusement ; assez froidement, il me semble, mais poliment : aussitôt c'est un déluge de confidences, d'états d'âmes que je pourrais seul apprécier, paraît-il, de familiarités, il me semble que je ne déteste rien tant que la familiarité, au fond. C'est ce qui doit rendre la vie tellement odieuse dans les « démocraties populaires », pire sans doute que dans les autres

dictatures. En France, la familiarité fait des progrès foudroyants. Dès qu'une vedette, à *quel* domaine qu'elle appartienne (je copie Cingria) devient un peu populaire, elle n'est plus qu'un prénom. Tout le monde se tape sur le ventre. il y a une obscénité sans nom à toute cette fausse intimité. En Italie, j'ai horreur d'être tutoyé par la publicité. *Conad sceglie bene e a te conviene* : qu'est-ce qu'ils en savent, ces crétins, de ce qui me convient ou pas? Je n'ai jamais gardé les cochons avec eux, ces porcs. Une jeune femme m'écrit depuis des mois. Tout d'un coup, elle veut qu'on se tutoie. Heureux résultat, qui précipite ma résolution, elle paralyse ma plume. Je ne peux plus lui écrire un seul mot. Je suis incapable de tutoyer cette personne que je n'ai jamais vue, avec qui je ne me sens aucune intimité véritable, profonde, malgré les assurances du contraire qu'elle a cru bien à tort lire entre mes lignes parce que j'étais poli à son endroit, et qui ne m'inspire aucun désir sexuel. Le désir, bien sûr, c'est une autre affaire. D'ailleurs il n'y a que deux types intéressants de lettres de lecteurs, mettons trois : la proposition sexuelle (encore faut-il qu'elle soit alléchante), et la constatation, la preuve, d'une véritable intimité d'âme ; ce dernier type évidemment inestimable est rarissime : je ne peux penser qu'à deux ou trois cas. La troisième catégorie est d'érudition : lettres savantes, ou qui vous apportent de précieux renseignements. De toute façon il n'y a

pas de relation plus fausse que celle de l'écrivain et de son-lecteur-qui-lui-écrit. C'est une des grandes déceptions de la vie littéraire, qui en abonde. Mais il faut bien espérer un autre rapport, profond, celui-ci, intime véritablement, chaleureux, intense, avec le lecteur qui n'écrit pas et qui lui serait véritablement un frère (je ne sais pourquoi je choisis cette métaphore-là, car la *fraternité*, Dieu sait, n'est pas un gage d'intimité). Malheureusement, en écrivant cela, je risque de décourager le lecteur qui n'écrit pas et qui lui, *mirabile visu*, ferait un merveilleux ami, s'il écrivait (j'ai un exemple sous la main, et deux ou trois autres dans la tête). Donc l'idéal serait le lecteur qui n'écrit pas mais qui justement, cette fois, aurait écrit. Et tout recommence. D'ailleurs la moitié des premières lettres qu'on reçoit commencent par « Ce n'est pas mon habitude d'écrire aux écrivains, mais... ». Enfin tout ça pour dire que j'ai l'intention de consacrer beaucoup moins de temps à la correspondance "artificielle".

Samedi 3 janvier 1987, midi moins le quart. Zut !
Mais je suis trop bête aussi ! D. m'avait plutôt excité, au déjeuner, et ensuite il avait dû repartir pour travailler, cet allumeur. D'autre part il m'avait

encore une fois découragé d'aller au musée d'Orsay, où d'après lui il faut attendre une heure et demie, pour entrer. Donc, purement par sa faute, je suis allé au sauna, à l'I.D.M., rue Montmartre. Il s'y trouvait un monde fou. Et à peine y étais-je arrivé, j'ai lié partie avec un Jean-Rémy de Nantes, tout à fait gentil, très civilisé et bien à mon goût. Il venait de quitter quelqu'un, m'a-t-il expliqué, qui, pour protéger leur intimité avait repoussé vraiment trop désagréablement un tiers : cet épisode me l'a tout de suite rendu sympathique. Nous nous entendions au mieux. Mais ensuite il a voulu aller prendre un verre au bar. Je n'ai jamais formellement accepté cette proposition, mais enfin je crois bien qu'il m'attendait sur un tabouret, et qu'il m'attendit en vain. Après la douche, j'avais eu l'envie de faire un tour, dans le sauna, pour voir un peu ce qu'il y avait à voir, et que je n'avais pas vu en arrivant puisque j'étais tombé directement dans les bras du Nantais. Lorsqu'une demi-heure après je l'ai retrouvé, fâché, il ne se souciait plus de moi.

Il ne m'arrive que des histoires de ce genre, des *contre-tricks* (celui-ci est bel et bien un *trick*, néanmoins), des tropismes du désir, un éparpillement d'intrigues inabouties qui s'emboîtent les unes dans les autres sans parvenir à faire un récit : mettons que nous soyons dans une esthétique woolfienne (manque ici une citation des *Vagues*). La nuit du premier

janvier s'est placée tout entière sous cette instance, entre *Insolite* et *Illusion*, quoiqu'elle se soit achevée, tout de même, chez certain Abu-Dhabien, pas moins, au vingt-neuvième étage d'une tour du XIII^e arrondissement. Quant au lecteur fâcheux, j'ai rencontré son incarnation suprême : il m'est tombé dessus, mais comme une tonne de briques, au moment très précis où j'allais faire la connaissance d'un petit Arabe (il y eut force Arabes et Ottomans et Levantins divers, dans cette nuit confuse) coiffé d'un chapeau chinois (c'était à *l'Insolite*, on avait distribué des "cotillons", à quoi j'avais tout de même échappé). Ce fâcheux-là, dont la très gentille ouverture, pourtant, était qu'il est agréable « de rencontrer ses livres de chevet », m'a ensuite collé aux fesses, mais très littéralement, pendant une heure, tout en M. assurant régulièrement qu'il ne voulait « pas me déranger » et qu'il savait bien qu'il n'était « pas (mon) genre ». Il l'était si peu, grand Lillois maigre aux cheveux couleur de sa peau, "distingué", passablement saoul, que je m'avisais à peine qu'il était peut-être assez beau, assez en tout cas pour paraître un rival au petit Arabe ; et comme j'avais malgré tout accueilli aimablement le Lillois, ne pouvant guère faire autrement, le Marocain (par exemple) s'est vexé et par la suite ne m'a plus adressé un regard. *Arghk!* Il y avait un autre joli petit Arabe moustachu, assez "prince à la chasse" pour miniature persane, qui

d'ailleurs était dans le même groupe que le précédent mais flanqué, lui, d'un fort amant plus âgé, bien français et assez redoutable, ce qui fait que je l'avais écarté de mes plans. Mais il était constamment à côté de moi, sans que je puisse jamais croiser son regard. Intrigué, je me livrais à des expériences, me déplaçais vers des lieux retirés : trois minutes après il était là, toujours regardant ailleurs. Finalement nous nous sommes tout de même rapprochés de façon plus marquée, et nous avons même parlé. Je lui ai demandé s'il était seul, il m'a répondu que non mais aussi, d'un air peu convaincant de défi à une abusive autorité, qu'il était tout de même « assez grand pour prendre ses responsabilités ». Sur cette belle assurance nous est tombé sur le poil son amant, qui silencieusement lui a tendu son manteau pour partir, et lui l'a suivi sans un mot.

Dans cette nuit, vide et bien remplie, dix ou douze épisodes de ce genre. J'avais repéré un beau gars qui me plaisait bien mais qui était flanqué, lui, de *deux* amants qui ne cessaient de l'embrasser et caresser, l'un par-devant, l'autre par-derrrière. Toutefois il me regardait gentiment. Arrive là-dessus un Libanais, mettons, à forte moustache et beaux cheveux, un peu épais (le Libanais ; ses cheveux, eux, *très* épais) et très entreprenant, qui, je saute quelques étapes, tout de même, dans une presse de métropolitain heuredepointu, m'a branlé, *voui*, qua-

siment jusqu'à terme. Mais justement je ne voulais pas du terme, n'ayant pas de foutre à jeter par-dessus les moulins, et le beau gars, toujours entre ses deux amants, surveillait la manœuvre d'un air assez bienveillant, qui m'a donné à penser que s'imposait, de son côté, un supplément d'enquête. Je me suis excusé auprès du Libanais (qui est peut-être syrien, *for all I know*, irakien ou turc (non, non, turc, je ne crois pas)), excusé, donc, sur un blouson à déposer au vestiaire, et de fait, branlage *or no* branlage, la chaleur montait. Mais au retour, sur qui tombé-je pas, *but* le beau mec. A la voix, il me plaisait un peu moins. Néanmoins nous avons rendez-vous demain. Il a téléphoné deux fois ici, déjà. J'étais absent. Il est tombé sur J. que, insondable mystère, il a appelé J. alors que je ne lui avais pas dit un seul mot de mon hôte. Nous sommes donc, J. et moi, très intrigués. Cependant le pseudo-Libanais indigné est parti en passant près de nous sans me faire un signe.

Enfin tout un fourmillement, et j'en passe. Tout cela m'amuse terriblement, je dois le reconnaître, surtout si je songe à Rome, où il faudrait trois mois pour vivre la moitié de tous ces petits riens d'un seul soir qui sont pour moi la vie, le plaisir, la circulation harmonieuse et brouillonne du désir, la gaieté dans ses deux sens, heureusement confondus. D'ailleurs *l'Insolite* et même *l'Illusion*, qui l'est moins, étaient plutôt gais, oui, tardivement en tout cas, chaleureux, amicaux, sympathiques sur un mode populaire un

peu archaïque, qui a son charme. Rien ne nous aura été épargné, pas même la farandole et la danse du tapis, pour quoi j'ai un faible marqué, car rien n'est plus intéressant que de voir qui désire qui. A en croire l'éloquence du tapis, je ne plais un peu qu'aux femmes, ce qui sauf leur respect me fait une assez jolie jambe. Sincère et mufle, je ne leur rendais pas la politesse, mais profitais de la chance qu'elles m'offraient d'embrasser de beaux faux militaires, très piou-piou l'un, qui avait un shako rejeté en arrière sur une nuque de taureau, *ben sexy*. Me tenait compagnie entre les mouvements le Marseillais de Beyrouth, celui qui était venu me voir à Rome et qui m'avait dit, catastrophe, pour expliquer, cet œuf, ses bons sentiments à mon égard, qu'il était sans doute « à la recherche d'une figure de père ». Les bons sentiments demeuraient, apparemment, mais je suis rancunier. Et c'est ainsi que je suis tombé dans les bras, à huit heures du matin, de l'Abu-Dhabien de la tour, dont la plus saillante particularité, mais vraiment très saillante, aurait enchanté plus d'un, et plus que moi. Bien entendu – enfin j'écris *bien entendu* par rapport à la tradition abu-dhabienne ou ce que j'en préjuge, pas à mes charmes –, il a voulu me sauter. Il n'aurait plus manqué que ça, et me fussé-je laissé faire je ne serais sans doute pas là pour faire ce beau récit. Je l'ai quitté dormant et pas vindicatif, vers midi. Comme dit J. : « On s'amuse bien, tout de même? Dites qu'on s'amuse bien! »